

FRANÇOIS MOREL

**La fin du monde
est pour dimanche**

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

*C'est fou ce qu'il faut de monde
pour faire un spectacle tout seul.*

PHILIPPE AVRON.

Certains textes de cet ouvrage ont fait l'objet d'une première publication :

« Qu'est-ce que je peux faire ? », « J'aime pas le cirque », « Le métro », « Le comédien »,
in *Les Compliments : chroniques*, Paris, Éditions du Rocher/Archimbaud, 2003 (rééd. Points, 2012) ;
« Je m'appelle Janine », in *À pas d'oiseaux*, Paris, Éditions du Rocher/Archimbaud, 2000 ;
« Nativité », in *L'Air de rien : chroniques 2009-2011*, Paris, Denoël, 2011 (rééd. Pocket, 2013) ;
« Salaud de bonheur », in *Je veux être futile à la France*, Paris, Denoël, 2013.

© 2013, ÉDITIONS LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-401-0
ISSN 1952-5516

Couverture :
François Morel dans *La fin du monde est pour dimanche*
© Franck Moreau

*Cette pièce a été créée le 8 avril 2013 à la Coursive,
scène nationale de La Rochelle.*

Texte et jeu : François Morel
Mise en scène : Benjamin Guillard

Scénographie, lumières et vidéo : Thierry Vareille
Effets vidéo et postproduction : Étienne Waldt
Assistant à la lumière : Alain Paradis
Musique : Antoine Sahler
Son : Mehdi Ahoudig
Costumes : Christine Patry
Collaboration artistique : Lionel Ménard
Direction technique : Denis Melchers
Costumes réalisés par l'atelier Les Vertugadins
Voix du chœur : Lucrèce Sassella, Karine Sérafin
et Jean-François Novelli
Équipe de tournage : David Chambille, David Rit,
Jean Delhomme, Mytil Brimeur

Remerciements à : Jackie Marchand et Florence Simonet, Antoine Coutrot, Emmanuel de Dietrich et Caroline Verdu, Jean-Christophe Tailliez, Dominique Bluzet, Muriel Mayette, la Comédie-Française, l'Opéra de Rouen, Jean-Luc Godard, Anna Karina, la succession Carné-Lessaffre, STUDIOCANAL, David Chambille, Emmanuel Noblet, Paule Ducellier, Jean-Claude Fitting, Simone Vayssade, Sylvie Moteau, Centre Chopin et la RATP.

Production : les Productions de l'Explorateur / la Coursive, scène nationale de La Rochelle / la Pépinière-Théâtre, Paris / la Scène nationale d'Albi.
Avec le soutien du Pôle Culturel – Commune d'Ermont et du CADO d'Orléans.
Production déléguée : Valérie Lévy et Corinne Honikman, assistées de Constance Quilichini.

Avant-propos

Rendons à César ce qui est à Benjamin Guillard. C'est lui, le metteur en scène qui est allé fouiller dans mes tiroirs, dans mes malles, dans mes armoires pour débusquer ces textes que j'ai écrits depuis des années et qui allaient faire l'objet du spectacle que vous vous apprêtez à lire. Certains avaient été rédigés pour la radio, d'autres sans but. Ils devaient tous avoir en commun de ne pas coller à l'actualité, de parler de la vie qui va, du temps qui passe, du jour qui tombe... Au moment des répétitions, les textes se sont transformés. Certains se sont rallongés, d'autres se sont resserrés. Certains sont apparus, inventés en improvisation.

Ensuite, nous avons tricoté ensemble tous ces petits morceaux de théâtre. L'idée de commencer avec Anna Karina nous plaisait bien. Elle serait comme un fil rouge. Celle qui, constamment, nous interrogerait : « Qu'est ce que je peux faire ? Je ne sais pas quoi faire. » Oui, c'est une bonne question : Qu'est-ce que je peux faire de ma vie ?

Bien sûr, certains chapitres ne devaient pas venir trop tôt dans le spectacle. Il fallait déjà une certaine complicité avec le public pour lui faire accepter cette histoire amoureuse et ostréicole.

L'idée de presque conclure par une chanson nous plaisait. Une chanson, comme une consolation, comme une invitation à la fraternité.

J'avais un titre. *La fin du monde est pour dimanche*. Je le trouvais fort, lyrique, énigmatique. Il n'est pas de moi. Je l'ai lu dans la première page du beau livre douloureux, désespéré *La Nuit, le jour et toutes les autres nuits* de Michel Audiard. Je me suis dit que c'était une jolie métaphore. Si la fin du monde est pour dimanche, à quel jour finit l'enfance, à quel jour commence l'âge adulte ? Et à propos, j'en suis où, moi ? Jeudi ? Vendredi ?

FRANÇOIS MOREL

**La fin du monde
est pour dimanche**

Qu'est-ce que je peux faire ?

*Images d'Anna Karina dans Pierrot le fou, en boucle.
« Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi
faire ! »*

Fais du vélo ! Fais du sport ! Fais des études ! Fais
des émules, fais-toi plaisir, fais du gras, fais des choux
gras, fais des confitures, fais de la planche à voile, du
roller, de la patinette, du ballon dirigeable, fais un
enfant, fais-toi un petit ciné tiens...
Il y a plein de choses à faire ! Attends !

Fais de la musique !
Fais impression ! Fais illusion !
Enfin pas trop longtemps...
Il y a plein de choses à faire.
Mon petit neveu, il a pas neuf mois, il fait déjà ses
dents. La dame qui le garde fait des sudokus. Son mari
fait les trois-huit. Son chien fait de l'eczéma.
Tout le monde s'occupe.
Il y a plein de choses à faire.
On peut faire des projets. On peut faire du café pour
tout le monde. On peut faire un barbecue : on peut
faire mi-saucisses mi-chipolatas. On peut faire du
poisson pour ceux qu'aiment pas ça.

On peut faire une balle aux prisonniers.
On peut faire plusieurs équipes. On peut faire un tournoi.
On peut faire plein de choses !
On peut faire des excursions ! On peut faire des voyages ! On peut faire l'Italie par la côte. On fait Gênes, on descend la botte, on fait la Sicile, on remonte par les Pouilles... On fait Venise !
On fait Paris-Moscou-Pékin par le Transsibérien...

Anna Karina recommence à poser des questions.
« *Qu'est-ce que je peux faire ? Je sais pas quoi faire !* »

Anna, tu finis par fatiguer tout le monde là...
Anna, il y a toujours quelque chose à faire ! Anna !
S'il te plaît !
On fait ce qu'on peut ! On fait de son mieux !
Anna ! Anna ! Écoute-moi ! Il y a toujours quelque chose à faire !
On peut faire mon bonheur !

Tu vois gamin...

Tu vois gamin, tu vas te coucher un peu tard ce soir mais je voulais que tu voies ça. T'es bien, t'es avec ton grand-père en haut du panorama, il fait encore bon... Profite ! Là ce que je suis en train de te fabriquer, c'est des souvenirs pour plus tard... Tu diras : « Je me souviens, quand j'étais gamin, un soir mon grand-père m'avait amené devant le panorama... Et à un moment donné, il m'a dit : "Profite !" »
Tu vois gamin, dans ces moments-là, faudrait presque réussir à se taire. Rien dire. La fermer. La boucler. Pas dire un mot. Arriver à juste écouter le silence. Ne pas causer du tout. Arriver à rien dire du tout. Juste se dire : « Profite ! »
Tu vois gamin, dans ces moments-là, on se sent philosophe.
Philosophe ! Hein ? J'en sais rien comme ça se prononce, t'iras voir dans ton dictionnaire !
Tu vois, on se dit : La vie c'est comme une semaine ni plus ni moins. Lundi, mardi, mercredi... jusqu'à dimanche ! Lundi, mardi, mercredi... jusqu'à dimanche. On a tous un dimanche quand la semaine sera finie. C'est comme ça ! En attendant, profite !
Toi ? Oh bah toi t'es au lundi. T'es au début de la semaine. Tu trouves que ça va pas vite, t'as l'impression

de faire du surplace... Mais j'aime autant te dire qu'à partir du mercredi, ça s'accélère ! Alors pour le moment, profite !

Moi ? Ah bah c'est sûr que je suis plus du côté de la fin de la semaine... C'est certain... hein ? Oh pas dimanche quand même ! N'exagère pas ! Je sais pas... Je travaille plus alors je suis au début du week-end... Et au début du week-end qu'est-ce qu'on dit ? On profite !

Ton père ? Ah bah ton père lui il est au mercredi. Il est au milieu de la semaine. Pile au milieu de la semaine. Ta mère aussi elle est au mercredi. Elle voudrait faire croire qu'elle est au mardi, mais elle est au mercredi. Bien tapé.

Moi ? Samedi matin, c'est possible...

Ton petit frère ? Ah bah ton petit frère, il est au lundi comme toi... Oui bah pas à la même heure que toi ! J'en sais rien... T'es plus avancé dans la journée si tu veux... C'est pas non plus d'une précision millimétrique... C'est une métaphore. Une MÉTAPHORE. J'en sais rien. Comme ça se prononce. T'iras voir dans ton dictionnaire. De toute façon on n'en sait rien... Si ça se trouve moi je suis qu'au jeudi et toi t'es au vendredi...

Gamin ! Gamin !

L'habitude de vieillir

Au début de mon existence, comme beaucoup, par faiblesse, par entraînement, j'avais pris l'habitude de vieillir.

Au début, je ne m'en rendais pas compte. On prend un an comme ça, sans trop s'en apercevoir puis un autre, puis un autre, puis un autre... et au bout d'un moment on devient vieux sans y prendre garde. Vieillir, à une époque, ça ne me paraissait pas dangereux, ça me semblait naturel. Pendant des années, c'était centimètre sur centimètre puis cheveu blanc sur cheveu blanc.

Il y en avait qui me disaient de me méfier, je m'en souviens, mais je ne les écoutais pas. L'âge, au bout d'un moment ça devenait comme une drogue. Il faut dire que j'avais commencé très jeune, au moment de la communale, c'est dans les cabinets qu'on s'enfermait à plusieurs, pour vieillir ensemble...

Une fois on s'était fait gauler par le proviseur qui nous avait réunis dans son bureau. Il nous avait fait des remontrances :

« Pour l'instant vous grandissez, vous êtes contents, mais vous verrez qu'un jour vous finirez par le regretter. Vous vieillirez et vous ne saurez plus comment vous arrêter. Votre âge deviendra une dépendance. »

Moi et mes copains, ça nous faisait marrer, on ne voulait rien entendre, on se croyait plus forts que tout le monde, on était fiers de vieillir.

Personnellement, je crois que si je vieillissais, c'était surtout pour me donner une contenance.

Qu'est-ce qu'il fait ? Il vieillit.

Je crois même, sans me vanter, que ça plaisait aux filles. Je voyais bien que j'avais plus de succès que ceux qui n'avaient pas osé franchir le pas. Le poil au menton, dans la tête un peu de plomb, ça plaisait.

Je me suis marié.

La vie me souriait. Je continuais à vieillir, sans y penser, machinalement...

Un jour ma femme est tombée enceinte.

On était heureux mais elle s'apercevait bien que je n'arrêtais pas de vieillir. Ça l'inquiétait un peu. À cause du petit. Elle m'a dit : « Ce serait plus raisonnable que tu arrêtes de vieillir, au moins tant qu'il est en bas âge. »

Alors, par amour pour ma femme et mon enfant, j'ai fait des efforts, je ne vieillissais plus dans ma maison. Le soir, des fois après le café, j'allais vieillir un petit peu sur le balcon.

Comme ça. Juste une ride ou deux.

On ne se défait pas si facilement de ses habitudes.

Ça peut être tellement bon de vieillir.

(Au public.) Ça vous dirait qu'on vieillisse un peu ensemble ?

C'était bien le théâtre hier ? Bah écoute, on a vieilli.

C'est comme ça que j'ai recheté, j'ai pris des années comme on prend du ventre. J'ai pris du ventre comme

on prend de l'importance. J'ai pris de l'importance comme on prend un coup de vieux.

Ce qui m'a vraiment mis la puce à l'oreille, c'est quand on a commencé à me dire régulièrement : « Toi tu ne vieillis pas. »

Quand on commence à vous dire « Toi tu ne vieillis pas », c'est mauvais signe. C'est qu'on est sérieusement marqué. On n'aurait jamais l'idée de dire ça à un perdreau de l'année.

Maintenant ça y est. C'est décidé. J'arrête.

Faudrait quand même pas que ça m'empêche de vivre.

Réapparition d'Anna Karina. « *Qu'est-ce que je peux faire ?* »

Fais ton âge !

Fais des frites... Fais des pâtes...

Fais pas chier.

« Il était une fois dans un village un enfant triste. »

Je suis pas triste.

« Un enfant triste qui n'aimait pas le cirque. »

Ah oui. J'aime pas le cirque.

J'aime pas le cirque

Il était une fois dans un village un enfant triste qui n'aimait pas le cirque.

J'aime pas le cirque.

On lui disait qu'il avait tort. Un cirque, quand ça traverse un village, ça fait rêver les enfants des villages. Avant l'arrivée des artistes, des éléphants et des chapeaux hauts-de-forme remplis de tourterelles et de lapins, l'effervescence se lit sur les visages.

Ah ! Les affiches sur les platanes ! Les clowns sur les réverbères ! Roulement de tambours. Bientôt dans votre ville...

Un cirque quand ça traverse un village, c'est un vent de folie qui vient souffler sur l'ordinaire. Les plus grands artistes ! Les plus grands numéros ! Les plus exceptionnels ! Les plus sensationnels ! Le cirque, ça craint pas l'hyperbole.

Il était une fois dans un village un enfant triste qui n'aimait pas le cirque. « J'aime pas le cirque », qu'il disait. « Le cirque ça pue. Ça sent le fauve et la pisserie, le crottin de cheval et la rancœur. Ça sent la mort. »

On lui disait qu'il avait tort. Le cirque, ça sent la poudre de maquillage, la barbe à papa, ça sent la joie,

l'insouciance et l'émerveillement. Le cirque, ça respire la vie. Ça respire la fête. Ça inspire l'amour.

Mais non, il n'était pas d'accord.

« J'aime pas le cirque », qu'il disait. Avec son imaginaire à deux balles, ses habits de lumière rapiécés, ses panthères anémiées. « J'aime pas le cirque. Ça sent le fauve et la pisserie, le crottin de cheval et la rancœur. Ça sent la mort », disait l'enfant triste qui n'hésitait pas à se répéter quand il était content de ses formules.

On lui disait qu'il avait tort. Le cirque ce sont des travailleurs de force au service du rêve. Des gros culs dans la nuit qui battent la campagne, des bras de chemise qui s'acharnent à coups de maillet, à coups de pieux enfoncés, à coups de sang. Un chapiteau qu'on monte c'est un monument dressé pour saluer l'éphémère. Le cirque, ce sont des forçats au service de la magie d'un instant.

Mais non, l'enfant triste n'était pas d'accord. Il trouvait vulgaires les cuisses de l'écuyère, racoleur le string des trapézistes. Tellement convenu le sourire du vieux clown qui fait pitié avec son fard grossier et ses larmes à la con.

« J'aime pas le cirque », qu'il disait.

On lui disait qu'il avait tort !

On ne cherchait même plus à le convaincre. Ça n'avait pas de sens : un enfant qui n'aime pas le cirque, c'est aussi anormal qu'une souris qui n'aime pas le fromage, un général qui n'aime pas les décorations, un chien qui n'aime pas les caresses, un Breton qui n'aime pas la pluie...

« Ça va on a compris. J'aime pas le cirque ! »